



www.comptoirlitteraire.com

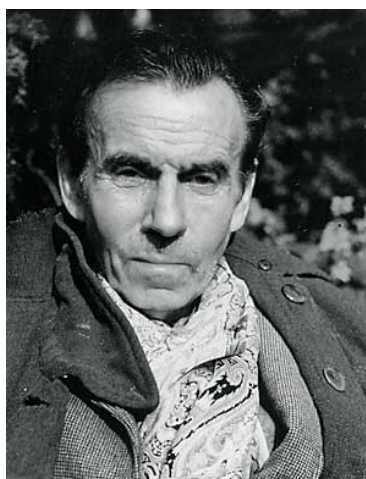
André Durand présente

**Louis-Ferdinand Destouches
qui a pris le pseudonyme de**

Louis-Ferdinand CÉLINE

(France)

(1894-1961)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*Voyage au bout de la nuit*')
qui est étudié dans un dossier à part).**

Bonne lecture !

Né à Courbevoie, le 27 mai 1894, il était le fils de petits commerçants qui, le destinant au commerce, l'envoyèrent (rareté pour l'époque) dès 1905 en Allemagne d'abord, en Angleterre ensuite, afin qu'il y apprenne les langues. Après divers apprentissages, dont l'un chez de grands joailliers, en 1912, devant l'appel, il s'engagea pour trois ans au 12^e cuirassier.

En 1914, maréchal des logis, il fut volontaire pour une mission périlleuse et grièvement blessé au bras (un journal, "*L'illustré national*", a alors célébré les exploits du cavalier Destouches). Après avoir reçu la médaille militaire, il fut réaffecté au consult français de Londres. Il fréquenta alors d'équivoques marginaux, épousa secrètement une entraîneuse.

Définitivement réformé le 7 décembre 1915, il revint à Paris, se fit embaucher comme agent d'une compagnie forestière en Afrique et gagna le Cameroun. Une année ne s'était pas écoulée qu'atteint de paludisme, il regagna la France.

Tout en travaillant, il reprit ses études secondaires et, en 1918, entama à Rennes des études de médecine qu'il clôtura en 1924 avec une thèse sur "*La vie et l'œuvre de Philippe-Ignace Semmelweis*", un des pionniers de la prophylaxie : ce fut, en fait, sa première tentative littéraire car, sans négliger les règles du genre, il y fit déjà entendre cette note de lyrisme et de compassion qui allait s'épanouir dans ses oeuvres.

Fuyant l'embourgeoisement d'un mariage avec la fille d'un doyen de la Faculté de médecine et la carrière qui l'attendait, il préféra être chargé de mission au département d'épidémiologie de la Société des Nations. Il séjourna en Afrique, aux États-Unis où il rencontra la danseuse Elizabeth Craig (qui l'initia à l'art moderne), parcourut l'Europe en ruines, expérience qui prit fin en 1927 car il eut l'imprudence ou l'audace de révéler à sa hiérarchie qu'il ébauchait une pièce de théâtre dans laquelle il tournait en dérision certaines sinécures internationales. C'était :

"L'église" (1927)

Pièce de théâtre en cinq actes

L'acte I se déroule en Afrique où le docteur Bardamu travaille pour le compte de la Société des Nations. Il est chargé de conduire des recherches sur les maladies infectieuses et sur les conditions d'hygiène des colonies. Sous ses yeux se déroule le spectacle de la mort, de la pauvreté, de la maladie, de l'aliénation psychologique et morale des fonctionnaires, de leur sadisme et de leurs abus sur les populations indigènes. Les seuls événements sont l'arrivée du médecin inspecteur Clapot et la mort du docteur Gaige.

L'acte II présente Bardamu à New York, au "*Quick Theatre*" de Vera Stern, où il est allé rejoindre Mme Gaige pour l'informer de la mort de son mari.

À l'acte III, Céline représente tout ce qui se passe dans les bureaux de la Société des Nations. Les conflits, les problèmes de l'économie, le fantôme d'une guerre mondiale se résument dans le récit de « *l'affaire tchouco-maco-bromo-crovène* » qui est fait par un délégué qui est venu pour en demander la résolution.

Les deux derniers actes montrent Bardamu dans la banlieue parisienne. On y voit des ouvriers ivrognes, des policiers et une petite fille boiteuse qui l'aime.

Commentaire

La pièce, divisée en cinq actes comme dans la tradition du drame, ne respecte pas les contraintes du genre. Les didascalies présentent un souci des détails et une description minutieuse de l'endroit qui donnent à l'œuvre un certain air naturaliste, ainsi qu'une dimension romanesque. Le texte est avant tout une narration, tout se passant au fil des souvenirs et des discours rapportés (« *il m'a dit* », « *il m'a*

raconté »), de sorte que l'action devient secondaire par rapport à la nécessité pour Céline d'exprimer ses opinions et ses vérités.

À l'acte I, Bardamu reste toujours impassible devant les horreurs dont il est témoin : tout se passe comme s'il était l'un des spectateurs de la pièce. L'action est presque nulle, si bien que tout l'acte se caractérise par un développement statique des dialogues et l'accumulation de récits. Ni l'arrivée en scène du médecin inspecteur Clapot, ni encore la mort du docteur Gaige n'entraînent de mouvement ou ne donnent de l'essor.

À l'acte II, encore une fois, peu d'actions se déroulent sur la scène, tandis qu'on assiste au défilé de personnages ambigus et de danseuses sans scrupules.

À l'acte III, la pièce retrouve quelque dynamisme. Céline veut que le public sache la vérité sur la S.D.N., les thèmes étant la guerre et les juifs. Ce fut, en effet, le début de la haine des pamphlets.

Dans les deux derniers actes, est montrée l'actualité de Céline médecin. L'action prévaut alors sur le récit car, ayant déjà raconté son passé, il ne doit plus que parler de son présent.

La pièce marque donc l'engagement de Céline, recelant déjà tous ses thèmes et annonçant, par son canevas grossier, par les aventures de son protagoniste, Bardamu, "Voyage au bout de la nuit".

En 1927, Céline présenta la pièce à Gallimard qui la refusa, la fiche de lecture indiquant qu'elle a « *de la vigueur satirique, mais manque de suite. Don de la peinture des milieux très divers.* » Elle fut enfin publiée en 1933, après le succès de "Voyage au bout de la nuit", mais n'obtint pas la même faveur du public « *à cause, affirma-t-il, de l'acte S.D.N.* ». Céline convint lui-même, un peu ironiquement, qu'en tant que dramaturge il ne possédait pas le talent du romancier : « *Je ne suis pas un homme de théâtre, peut-être que mes dialogues les feront marrer... En tout cas, il y a une technique spéciale, des trucs, un certain nœud qui m'échappe...* » ("L'intransigeant", 1er juillet 1933).

Sartre plaça une phrase de "L'église" en épigraphe de "La nausée" : « *C'est un garçon sans importance collective, c'est juste un individu.* »

Du vivant de Céline, la pièce ne fut jouée qu'une seule fois, en décembre 1936, par une troupe d'amateurs dans une mise en scène de Charles Gervais au théâtre des Célestins à Lyon. L'unique représentation dura cinq heures et n'eut aucun succès. Même l'auteur ne trouva pas utile de s'y déplacer. Il s'en ouvrit beaucoup plus tard dans une lettre à Milton Hindus : « *Je n'ai pas le don du théâtre, du dialogue seulement. La pièce est ratée. Je n'aime pas les échecs.* » Il la considéra toujours comme injouable, inadaptable et intraduisible : son « *ours* » ou, ironiquement, « *du Shakespeare revu par Berlitz* ».

Ce n'est qu'en 1973 que François Joxe s'attella à une nouvelle mise en scène de "L'église" à Paris d'abord au Théâtre de la Plaine puis au théâtre des Mathurins.

Pendant la même année 1927, Céline écrivit une autre pièce :

"Périclès"
(1927)

Farce en quatre tableaux de 54 pages

Commentaire

Cette pièce bancale se joue entre réalisme et féerie, mêle les genres sans trop de cohérence, allant du boulevard au ballet-rêve, à la comédie, aux chœurs des anges. Elle est plus à découvrir comme un exercice de style ou un galop d'essai, comme le miroir des hantises de Céline en 1927. Elle annonçait à la fois la peinture des mœurs et des personnages de "Mort à crédit" et l'imaginaire féérique des ballets.

Le titre fut ensuite corrigé en "Progrès". Mais Céline n'a jamais songé à la faire publier : elle ne le fut qu'en 1978.

En 1928, Céline s'installa à Clichy où il soigna une clientèle populaire dans un cabinet privé puis, dès 1931, au sein d'un dispensaire de banlieue, à Sartrouville. C'est à cette époque que, l'écriture lui permettant de trouver le sens de cette fuite, il rédigea son premier roman :

“Voyage au bout de la nuit”

(1932)

Roman de 500 pages

En France, en 1914, Ferdinand Bardamu a vingt ans et est étudiant en médecine. À la suite d'une discussion animée avec un camarade et, un peu par hasard, parce qu'un régiment passe devant la terrasse du bistrot où il discute, il court s'engager. Mais, au front, sur une route de campagne qu'arpente nerveusement son colonel sans prendre garde aux Allemands qui mitraillent, il réalise qu'il ne veut pas mourir, qu'il préfère fuir pour rester vivant. Envoyé en reconnaissance, il rencontre Léon Robinson, un déserteur qui souhaite se constituer prisonnier. Ils n'y arrivent pas et il faut qu'il soit blessé pour pouvoir revenir à Paris où il rencontre Lola, une Américaine bien en chair et peu avare de sa personne, venue en France se dévouer auprès des pauvres soldats pour lesquels elle façonne puis goûte les beignets des hôpitaux. Une fin d'après-midi, alors qu'il contemple les restes d'une baraque foraine, le “*Tir des Nations*”, il est subitement frappé de terreur, « voit » des soldats ennemis embusqués partout et est embarqué vers un hôpital psychiatrique. Il se lie avec une violoniste, Musyne, qui, cependant, lui préfère des Argentins.

Enfin réformé, il s'embarque pour l'Afrique à bord de l’“*Amiral Bragueton*”. Passé le Portugal, la chaleur et l'alcool aidant, les passagers non payants (fonctionnaires et autres militaires), à force d'ennui, conçoivent les plus noirs soupçons vis-à-vis de ce «*payant*». À moins de fuir quelque horrible passé, quelle autre raison aurait pu pousser ce passager à quitter l'Europe? Peu à cheval sur l'amour-propre, il se tire du mauvais pas in extremis en invoquant l'esprit patriotique et la grandeur de la France.

Débarqué précipitamment à Bombola-Fort-Gono, il est embauché par une compagnie coloniale qui l'envoie dans un comptoir de la brousse, via Topo où il tombe sur de frénétiques militaires : le lieutenant Grappa qui exerce la justice à coups de triques ; le sergent Alcide qui entretient un petit commerce de tabac avec ses douze miliciens nudistes. Puis Bardamu remonte le fleuve à la recherche du comptoir qui n'est qu'une vieille case délabrée. Il voit son prédécesseur, en qui il reconnaîtra plus tard Robinson, s'enfuir après avoir tout volé. Atteint de malaria, rongé par les fièvres, il est vendu par les indigènes à une galère espagnole en partance pour New York.

Embauché au port pour l'incroyable capacité qu'il développe à dénombrer les puces, il retrouve Lola et, après lui avoir soutiré quelque argent, gagne Détroit où il travaille dans les usines Ford. Il se lie avec Molly, une prostituée proche de la sainteté tant son amour et son désintéressement sont grands. Un soir, il croise Robinson à présent nettoyeur de nuit.

Il repart pour l'Europe et, après avoir achevé ses études de médecine, s'établit en banlieue, à La Garenne-Rancy. Trop compatissant, gêné d'avoir à réclamer des honoraires, il vivote. De Bébert, le neveu de la concierge, à la fille du cinquième qui mourra des suites d'un avortement, il se traîne au milieu de ses malades qu'il décrit sans complaisance. Les Henrouille lui proposent de le payer pour qu'il fasse enfermer la vieille mère qui les empêche de faire des économies. Il refuse mais les visite régulièrement. Robinson reparaît, accepte d'assassiner la vieille Henrouille mais prend en pleine figure la charge de chevrotines qu'il lui destinait. La famille se retrouve avec la mère et son assassin, devenu aveugle, sur les bras. L'abbé Protiste, moyennant finance, trouve le moyen d'envoyer Robinson et la vieille à Toulouse.

Une fois cette épine hors du pied, Bardamu attrape un rhume tenace qui précipite sa décision d'abandonner Rancy. Il est figurant au théâtre Tarapout jusqu'au jour où, une fois de plus, il part. À Toulouse, Il rejoint Robinson qui va se marier avec Madelon, la fille de la vendeuse de cierges. Au moment où Bardamu va prendre le train pour Paris, il apprend que la mère Henrouille «*s'est tuée*»

dans un escalier. Il fuit de nouveau, rencontre un certain Parapine qui, chercheur à l'Institut Bioduret, a perdu son emploi et travaille à présent dans l'hôpital psychiatrique du docteur Baryton où il fait entrer Bardamu. La vie s'y écoule tranquillement jusqu'au soir où Baryton se targue d'apprendre l'anglais. Bardamu joue au professeur, et les progrès de l'élève sont tels qu'après trois mois, Baryton se décide à tout plaquer pour courir l'aventure au nord ! Nommé directeur de l'asile par intérim, Bardamu s'accommode de la situation jusqu'au retour de Robinson qui ne veut plus épouser sa Madelon. Elle arrive et le poursuit de ses assiduités. Robinson lui avoue sa lassitude des hommes et des sentiments, la vie le dégoûte. Madelon le tue de trois balles de revolver. La police emporte le corps, Bardamu finit dans un bistrot, près d'une écluse ; un remorqueur passe, emportant les péniches, le fleuve, la ville entière et tous les personnages du voyage.

Pour des notes et une analyse, voir CÉLINE - "*Voyage au bout de la nuit*".

"*Voyage au bout de la nuit*" eut un succès immédiat, imposa d'emblée Céline comme l'un des écrivains majeurs de son temps, et provoqua une polémique entre partisans (la gauche, sensible à la véhémence subversive du livre, voyant en lui un des siens) et adversaires, surtout quand il n'obtint pas le prix Goncourt (battu d'une courte tête par l'obscur Mazeline) et dut se contenter du Renaudot qui ne le consola en aucune manière.

"Mort à crédit" (1936)

Roman de 680 pages

Après avoir tenté de rédiger la légende du roi Krogold, l'auteur préfère évoquer son enfance à Paris, au tournant du siècle, chez ses parents qui mènent une vie étriquée dans le Passage des Bérésinas où elle est marchande de vieilles dentelles tandis qu'il est employé dans une maison d'assurances. Ferdinand va de petit emploi en petit emploi, chacun se terminant catastrophiquement, comme son séjour dans un collège en Angleterre et, surtout, sa collaboration avec Courtial des Péreires, aérostatier, inventeur, organisateur de concours véreux, enfin agriculteur farfelu qui, finalement, se suicide, Ferdinand revenant à Paris avec le désir de s'engager dans l'armée.

Commentaire

Après avoir, dans "*Voyage au bout de la nuit*", crié son émotion devant l'horreur du monde qui l'entoure, Céline, avec "*Mort à crédit*", se replia sur lui-même, fit un retour en arrière et revint sur les années qui avaient précédé l'engagement de Bardamu dans l'armée ou plutôt son engagement à lui puisque, abandonnant la fiction et le masque de Bardamu, il utilise le « je » qu'il allait garder jusqu'à la fin de son oeuvre. Représentant l'écrivain Céline et non pas le docteur Destouches, ce « je » lui suffit pour prendre, par rapport au monde, à l'expérience vécue, la distance nécessaire à la création littéraire. Mais, surtout, de "*Voyage au bout de la nuit*" à "*Mort à crédit*", la transformation de la voix est très nette, première et capitale mise au point de l'instrument, correspondant à plusieurs autres différences importantes dans la conception des deux livres. Celui-là marque la mise au point et l'utilisation quasi systématique du style entrecoupé par les fameux points de suspension, « *le style à trous* », « *le style dentelle* », qui n'était apparu que sporadiquement dans "*Voyage au bout de la nuit*" et qui permet un mouvement ininterrompu, l'organisation de la matière verbale en longues et en brèves, donne un rythme musical. D'autre part, "*Mort à crédit*", qui n'a pas le caractère démonstratif du premier livre où chaque épisode prenait sa place dans un déroulement bien réglé, permet à l'univers de Céline de s'élargir : le désespoir y côtoie la farce, le truculent, le tohu-bohu. L'amertume n'est plus la note dominante de cette danse macabre. Le noir est celui de l'humour aussi bien que de la mort.

Le roman eut, lui aussi, un succès de scandale.

“*Mort à crédit*” dissipa l’illusion d’un Céline de gauche car, dans ces souvenirs de jeunesse d’un humour nostalgique et grinçant, la sujétion des humbles apparaît sans remède. Se révélait, à l’heure du Front populaire, l’un des grands contempteurs de toute la littérature engagée. La presse progressiste, peu sensible aux qualités éminentes du styliste, y vit une trahison et lui opposa un dédaigneux silence. Cette désaffection fut accentuée par le récit du voyage que fit Céline à Leningrad pendant l’été de 1936 :

“*Mea culpa*”
(1936)

Récit de voyage de vingt pages

Son voyage en U.R.S.S. enleva à Céline le peu d’espoir qui lui restait sur l’humanité. Il se déclara violemment anticommuniste et fustigea sans ménagement les thuriféraires occidentaux, alors fort nombreux, du stalinisme.

Commentaire

L’expérience que fit Céline de l’U.R.S.S. fut le digne pendant de son expérience américaine. Ce bref récit est un soliloque gouailleur où les exclamations sont autant de commentaires sur le système soviétique, comme si les faits déjà connus de tous n’avaient plus à être exposés mais seulement soulignés. C’est, sur le mode burlesque, un pamphlet dénonçant la dégénérescence soviétique. Il désillusionna ses admirateurs car, depuis “*Voyage au bout de la nuit*”, il passait pour un écrivain de gauche, avait même une réputation de sympathisant communiste. Il heurta toute la fraction du public qui l’avait soutenu jusqu’alors. Chez les écrivains contemporains, seul Gide lui consacra quelque attention. Dans “*Retouches à mon Retour de l’U.R.S.S.*”, paru en juin 1937, il cita “*Mea culpa*”, paru en décembre 1936, soit peu après son propre “*Retour de l’U.R.S.S.*”. La plupart des articles de presse qui rendirent compte de “*Mea culpa*” le rapprochèrent du “*Retour de l’U.R.S.S.*” de Gide.

“*Casse-pipe*”
(1937)

Roman

Le protagoniste est de nouveau Ferdinand qui, à la fin de “*Mort à crédit*”, à nouveau sans emploi et passablement écœuré, parlait à son oncle Édouard de s’engager dans les cuirassiers. Ce livre raconte sa première nuit à la caserne. Nuit hallucinante où la bêtise et la pagaille sont reines, dans l’errance nocturne d’une patrouille de soldats passablement ivres. Exécutant les ordres de deux sous-officiers abrutis et buveurs, qui ne cessent de les agonir d’injures, une dizaine d’hommes font et refont, au pas cadencé, le tour d’une grande cour mal pavée, lugubre, où la bise et la pluie dansent un vrai sabbat. Le brigadier, ayant oublié le mot de passe, n’ose pas relever les sentinelles qu’il a placées. Son supérieur prend une crise d’épilepsie pour l’effet d’une extrême ivresse. Il prétend guérir le malade en lui déversant force seaux d’eau sur le crâne. Leur brigadier les abandonnant, les hommes se réfugient dans une écurie où les chevaux, que le garde d’écurie, tout juste bon à geindre et à s’enrichir en revendant du vin, est incapable de tenir, se montrent plus chahuteurs et plus indisciplinés qu’une bande d’écoliers laissés sans surveillance. Lorsque enfin, crottés, trempés, les hommes reviennent au corps de garde, c’est pour entendre sonner le réveil.

Commentaire

Céline avait commencé en 1936 ce roman qui devait être la suite de *'Mort à crédit'*. Le manuscrit disparut à la Libération, mais on en retrouva cependant, on ne sait trop comment, une centaine de feuilles, qui furent publiées pour la première fois en 1948, alors que Céline était encore en exil. C'est le début du roman, seule partie qu'il avait mise au point avant de s'interrompre pour écrire ses œuvres polémiques. Des indications ultérieures confirment que, conformément à son titre, ce roman de l'expérience militaire de Ferdinand devait inclure la guerre de 1914-1918.

Écrit dans un style haché, argotique et violent, ne comportant que de brèves mais frappantes descriptions et de longs monologues rageurs, ce petit récit caricature avec virulence la vie militaire. Évidemment, cette esquisse ne vaut pas la fresque que nous aurions pu avoir, mais, comme œuvre mineure d'un très grand écrivain, elle ne manque pas d'intérêt. La truculente peinture de mouvements de foule désordonnés et grotesques préfigurait *"Normance"*, livre auquel, plus qu'à *'Mort à crédit'*, ce manuscrit, fait penser.

Céline, ayant contre lui les milieux politiques et les milieux littéraires (jaloux du succès de cet écrivain amateur), continua d'exercer son premier métier et d'être le docteur Destouches. Cependant, lui qui s'était toujours défendu de vouloir passer un message dans ses œuvres, prétendant n'écrire que pour gagner sa vie « *parce que la médecine...* », abandonna pourtant le masque de la fiction et essaya de réformer le présent, d'éviter la nouvelle guerre mondiale imminente. Ces années-là, l'après-guerre devint l'avant-guerre et s'installa un front du refus qui amena nombre d'écrivains, de gauche ou de droite, à dénoncer « la ruine générale où les hommes sont en train de s'abîmer » (Nizan), à affirmer que « toute volonté d'un ordre véritable doit commencer par accepter et par réaliser les destructions qui s'imposent » (Thierry Maulnier), à opter pour le « refus d'obéissance » (Giono). Céline a pu déclarer : « *J'ai joué en France le rôle de l'avertisseur subtil, qui ne voit pas le danger mais le sent, à bonne distance, avant tout le monde, et qui crie : Arrêtez ! Je tenais, sans le vouloir, le rôle de l'indispensable infâme et répugnant saligaud, honte du genre humain qu'on signale partout au long des siècles.* » Animé avant tout par son pacifisme, il prit directement position dans une série de pamphlets, genre auquel le « *style émotif* » convenait trop bien et le poussa à un point de perfection, c'est-à-dire de virulence et de mauvaise foi, rarement égalé :

"Bagatelles pour un massacre"

(1937)

Pamphlet de 380 pages

Son séjour de 1936 en U.R.S.S. fournit encore à Céline la matière de plusieurs séquences. La première séquence est faite de ses réactions aux critiques qui ont suivi la sortie de *'Mea culpa'* et de *'Retour de l'U.R.S.S.'*. La situation sanitaire à Leningrad est l'objet d'une deuxième séquence, suivie d'une autre, introduite comme par un conteur parodique : « *Il faut d'abord situer les choses, que je vous raconte un petit peu comment c'est superbe Leningrad... C'est pas eux qui l'ont construit les "guépouistes" à Staline... Ils peuvent même pas l'entretenir...* » Une nouvelle intervention d'auteur introduit la séquence suivante : « *Peut-être faut-il à présent, à ce moment du récit, que j'éclaire un peu ma lanterne...* » Suivent la rencontre fortuite avec un personnage qui est un témoin romanesque du passé londonien de Céline et qui figurera dans *'Guignol's band'*, puis des conversations avec Nathalie, l'interprète de l'*"Intourist"*, qui, avec l'argument du *"Grand Ballet Mime Van Bagaden"*, terminent le volume.

Mais le sujet principal est l'antisémitisme auquel Céline fut conduit par son pacifisme radical : « *Je veux pas faire la guerre pour Hitler, moi je le dis, mais je veux pas la faire contre lui, pour les Juifs. On a beau me salader à bloc, c'est bien les Juifs et eux seulement qui nous poussent aux mitrailleuses... Il aime pas les juifs, Hitler, moi non plus... Y a pas de quoi se frapper pour si peu... C'est pas un crime*

qu'ils vous répugnent... Je les répugne bien moi, intouchable !» Les juifs en viennent, dans son délire, à être responsables de tout, réunissent toutes ses haines : «*Le monde est une société anonyme, un Trust dont les Juifs possèdent toutes les actions. Trust à filiales : La Communiste... La Royaliste... La Démocratique et peut-être bien La Fasciste*». Il voyait des juifs en Racine, en Louis XIV et même en Hitler et leur en faisait grief. Cependant, il n'appelait pas ce qui devait se passer, l'odieuse extermination ; il ne voulait qu'éloigner les juifs : «*Les Juifs à Jérusalem, un peu plus bas sur le Niger, ne me gênent pas ! ils me gênent pas du tout ! Je leur rends moi tout leur Congo ! toute leur Afrique !... Le Libéria, je la connais, leur République nègre, ça ressemble foutrement à Moscou. À un point que vous ne pourriez croire...*» En fait, il disait redouter un génocide des Européens par les Soviétiques, qu'il appelait la race des tyrans «*campés, implacables, le knout à la main*» et, au fond, éprouver du dégoût pour l'espèce humaine au point d'envisager sans regrets sa disparition.

Commentaire

L'antisémitisme de Céline se déchaînait d'une manière ordurière et virulente. Il n'était pas le seul antisémite de ces années-là, mais il fut celui qui s'exprima le plus violemment, le plus constamment, dans de grandes éruclatations. Sa force tient à sa veine iconoclaste inspirée par une haine inextinguible.

Le pamphlet fut rapidement interdit de publication.

“L'école des cadavres” (1938)

Pamphlet de 305 pages

Le titre évoque la guerre. Ce texte pacifiste était presque entièrement consacré à la dénonciation d'un prétendu lobby juif que l'auteur présentait comme belliciste et tout-puissant dans les domaines politique, financier et culturel. Il exprimait son admiration pour Hitler.

Commentaire

Le pamphlet fut rapidement interdit de publication et valut à son auteur et à son éditeur, Denoël, une condamnation pour diffamation en 1939.

Accusé par “*L'humanité*” d'avoir participé à une réunion organisée par Darquier de Pellepoix fin 1938 et de rencontrer souvent Otto Abetz (le futur gouverneur militaire de Paris), Céline publia sa réponse dans le journal de droite “*Je suis partout*”.

En décembre 1939, après une nouvelle tentative infructueuse pour ouvrir un cabinet privé, il fut embarqué comme médecin à bord d'un navire réquisitionné, le “*Chella*”. Ce dernier ayant subi de graves avaries, il reprit du service au dispensaire de Sartrouville. Puis il fut entraîné dans l'exode dont on peut se demander s'il ne lui a pas été dicté par un irrésistible désir de fugue.

Retirés de la vente au printemps 1939, “*Bagatelles pour un massacre*” et “*L'école des cadavres*” retrouvèrent le chemin des librairies en septembre 1940, après l'entrée des troupes allemandes à Paris.

“Les beaux draps”
(1941)

Pamphlet de 290 pages

Céline évoquait la défaite et l'exode, attribuant la décadence française aux juifs. Rêvant d'un paganisme spritualisé, il n'épargnait pas « l'idéologie française » de la Révolution nationale.

Commentaire

Ce nouveau pamphlet ordurier et nettement pro-allemand fut interdit en zone non occupée.

L'article ‘*Acte de foi*’, publié en février 1941 dans ‘*La gerbe*’, fut suivi de trente-quatre articles favorables à la politique de collaboration et aux mesures antisémites du gouvernement de Vichy. Céline alla (par bravade?) jusqu'à reprocher aux Allemands leur inertie vis-à-vis des juifs. En 1941 également, il cautionna de sa présence l'inauguration de l'Institut des questions juives, ainsi que l'exposition ‘*Le juif et la France*’ où étaient placardées des citations de ses pamphlets. En 1942, il soutint Doriot lors du meeting du Vel'd'Hiv'. Il bénéficia d'autorisations spéciales pour obtenir le papier nécessaire à la réimpression de ses œuvres. Ce qu'il goûtait le mieux étant le désastre, ce prophète de malheur connut la meilleure part de sa vie sous l'Occupation.

Son activité de pamphlétaire collaborationniste ne le détourna pas de sa production romanesque :

“Guignol's band”
(1944)

Roman

Ces souvenirs du Londres des années quinze, histoires de filles et de gangsters, faisaient suite à ‘*Casse-pipe*’.

Commentaire

Dans la préface, Céline, dialoguant tantôt avec la critique, tantôt avec le public, justifie sa manière. Il dit chercher à rendre la vie par tous les moyens (grosièretés, drôleries, transpositions, style télégraphique, exclamations, points de suspension, pulvérisation de la grammaire académique). Il explique pourquoi le public accueille ses livres que la critique récuse. Cependant, dans certains passages de l'oeuvre la petite musique célinienne semble tourner à vide. C'est que son objet n'en vaut pas la peine, que l'émotion initiale est trop strictement individuelle, que ça ressemble trop à du Mac Orlan, l'une de ses rares admirations littéraires.

Le 20 août 1944, les Allemands enlevèrent de Vichy le maréchal Pétain et le retinrent dans le château des Hohenzollern, à Sigmaringen, au sud de Stuttgart. S'y réfugièrent aussi Laval, Déat, Doriot, Luchaire, Brinon, Châteaubriant et d'autres bonnets de la Collaboration, auxquels Céline se joignit, de peur de subir l'Épuration, d'avoir à payer de sa vie ce qu'il avait écrit dans ses pamphlets. Mais, quand le 22 avril 1945, à la tête du 3e zouave, le commandant Vallin s'empara de la petite ville et du château, il était vide. Le maréchal allait revenir en France en passant par la Suisse

Après la guerre, Céline se réfugia au Danemark où il fut mis en prison pendant dix-huit mois, puis en résidence surveillée à Korsor, au bord de la Baltique, retiré dans une solitude autant physique qu'intérieure. La menace d'une extradition pesait sur lui. En France, pour faits de collaboration, on le condamna par contumace à l'indignité nationale et à la confiscation de ses biens.

En décembre 1945, dans "Les temps modernes", Jean-Paul Sartre publia "Portrait d'un antisémite" où il prétendit faire un point définitif sur ses écrits anti-juifs et son nazisme en prétendant : «Si Céline a pu soutenir les thèses socialistes des nazis, c'est qu'il était payé.»

En novembre 1947, Céline écrivit quatorze feuillets de réponses ordurières où, épuisant la totalité du vocabulaire scatologique, il insulta celui qu'il nommait «l'agité du bocal», « Jean-Baptiste Sartre » ou « Anus Caïn » : «*Demi-sangsue, demi-ténia* », « *petite fiente* », « *damné pourri croupion* », « *satanée petite saloperie gavée de merde, tu me sors de l'entrefesse pour me salir au dehors !*»... Il lui reprocha de l'avoir éreinté « *pendant qu' [il] était en prison en plein péril qu'on [le] pende* ». Et d'ajouter : « *Que cherches-tu ? Qu'on m'assassine ! C'est l'évidence ! Ici ! Que je t'écrabouille ! Oui !... Je le vois en photo... ces gros yeux... ce crochet... cette ventouse baveuse... c'est un cestode !* » Ils furent refusés par "Les cahiers de la Pléiade" et ne connurent qu'une diffusion confidentielle (en 2006, "À l'agité du bocal" fut réédité par les Cahiers de l'Herne).

Alors que sa gloire et son influence avaient été très grandes avant guerre, la disparition de Céline fut totale après : lorsqu'on osait encore parler de lui dans les années cinquante, c'était presque comme d'un écrivain disparu en 1938 après avoir écrit deux grands romans.

Cependant, il avait commencé en 1945, en prison, lors de son exil danois, la rédaction d'une chronique des années 1944-1945. Elle allait être suivie de plusieurs autres où il s'abandonna à ses souvenirs lointains (enfance, Première Guerre, Londres) ou proches (la Seconde Guerre, la débâcle, Paris occupé et bombardé, errances avec sa femme, Lili (en réalité, Lucette), le chat Bébert et l'acteur Le Vigan dans l'Europe en feu de 1945, nouvelle apocalypse), à ses obsessions et à son imagination délirante, dans des livres dont le caractère improvisé était en fait le résultat d'un travail acharné, qui présentent une étourdissante liberté de composition. Aucun d'eux ne s'achève du strict point de vue de l'histoire et on est souvent obligé de recourir à la biographie du docteur Destouches pour suivre les aventures de Céline qui n'apparaissent pas dans un ordre chronologique. Ils ne respectent plus les lois d'aucun genre, et l'impression de tourmente est renforcée par le mélange d'expérience et de réflexion. C'est seulement une voix qui parle, à la recherche attendrie ou nostalgique du temps perdu, une voix qui a le sentiment d'avoir été placée à un carrefour de l'Histoire et qui tente d'en rendre compte. Mais ces livres furent aussi pour Céline une tentative à peine déguisée d'autojustification, une contribution à l'édification de son mythe : celui du grand écrivain («*le seul inventeur du siècle ! moi ! moi ! le seul génial, qu'on pouvait dire*») qui fut une victime pillée physiquement (le sac de son appartement de la rue Girardon, les meubles vendus au marché aux puces, les manuscrits détruits ou volés en vue de profits futurs) et artistiquement exploitée par son éditeur («*Brottin Achille, lui, c'est l'achevé sordide épicier, implacable bas de plafond con... il peut penser que son pèze !*»). Lorsqu'il se tourne vers le nouveau monde né de la guerre, il retrouve le ton du pamphlet passionné dans des vaticinations aux accents prophétiques (les masses asiatiques et nègres, qui ont remplacé les juifs, conquièrent la France et viennent boire le cognac et le champagne français), continuant à tenir le rôle d'une Cassandre, avec la sombre délectation d'être seul contre tous. Insensiblement, au fil de ces derniers livres, la manière de Céline continua d'évoluer. La phrase se disloqua encore, la syntaxe se plia de plus en plus souplement aux nécessités de l'indignation ou de la tendresse. Celle-ci était rare, et par là plus précieuse : quelques thèmes revinrent, tantôt infiniment ténus, tantôt un peu mieux affirmés, qui lui ont peut-être permis de survivre si longtemps à son désespoir : un attachement tenace à l'existence symbolisé par le chat Bébert qui refuse de mourir, la bonté des enfants, l'amour des animaux, la beauté des femmes et surtout celle des danseuses pour lesquelles il a écrit plusieurs arguments de ballets d'une idyllique suavité, le travail enfin de sa femme, la danseuse Lili, mais aussi celui du médecin et, par dessus tout, celui de l'écrivain qui s'identifie à de vieilles demoiselles adonnées à la tapisserie («*finis tapisseries, broderies d'astuces, le style, j'en suis*»).

La publication de ces livres se fit dans un climat étrange de culpabilité gênée : il ne semblait pas possible d'apprécier impartialement l'oeuvre de ce maudit, de ce corps étranger qui, loin de rien regretter ou de chercher à se faire pardonner ou même oublier, repartait à l'assaut de la nouvelle société issue de la guerre.

Pour le premier livre, il renoua, à partir de 1947, des contacts avec ses amis de Montmartre afin de se replonger dans la langue et l'univers parisien. Le 1^{er} juin, il commença à écrire à Albert Paraz, qui

devint son interlocuteur préféré. C'était un écrivain populiste publié chez Denoël comme lui, pacifiste comme lui, amateur d'argot, publiant des romans à l'humour anarchiste, qui avait été subjugué par le style de Céline mais aussi par sa fureur dénonciatrice. Politiquement, il était isolé comme Céline qui était au ban de la société, même s'il lui écrivit : «Remarquez, je n'ai jamais été ni fasciste ni collaborateur, je le suis devenu à la Libération.» Tuberculeux, il était isolé encore dans sa maladie. Ils étaient donc tous deux exclus du monde des vivants.

Dans les lettres qu'il lui envoya, Céline libéra une prose en fusion où il joua avec beaucoup de verve un numéro de victime, détourna, égara et amusa par des procédés comiques, pleura sur son sort avec des sanglots de crocodile, oublia, en grand artiste de la dénégation, les faits qui lui étaient reprochés (sa collaboration et ses pamphlets antisémites), écuma de rage contre ceux qui l'accusaient à Paris et qu'il considérait comme des bandes d'«*hurluberlus*», des «*rastaquoères*», lança la foudre s de ses vérités hargneuses : «*J'ai tout perdu par pacifisme patriotique.*»

Il se fit envoyer un plan de Paris et une grammaire française.

En février 1950, il prit la décision de publier la première partie de son livre sans que l'ensemble du texte ne soit encore mis au point, pour d'évidentes raisons financières mais aussi pour renouer avec le public français :

“Féerie pour une autre fois”

(1950)

Autobiographie.

Céline (il n'est désormais plus question de Bardamu ou de Ferdinand) décrit d'abord la haine qui l'entourait, dans son quartier, à la veille de la Libération. Il reçoit la visite de Clémence Arlon et de son fils dans son appartement de Montmartre, en 1944. «*Voici Clémence Arlon. Nous avons le même âge, à peu près... Quelle drôle de visite ! En ce moment... Non, ce n'est pas drôle... Elle est venue malgré les alertes, les pannes de métro, les rues barrées... et de si loin !... de Vanves... Clémence vient presque jamais me voir... son mari non plus, Marcel... elle est pas venue seule, son fils l'accompagne, Pierre... Elle est assise, là, devant ma table, son fils reste debout, le dos au mur. Il préfère me regarder de biais. C'est une visite embarrassée...*» L'écrivain redoute qu'ils n'en veuillent à sa vie.

Peu à peu, le récit glisse vers les années 1947-1948 au Danemark où Céline, auquel on reprochait d'avoir proclamé à voix très haute sa sympathie pour le nazisme, s'était réfugié mais fut mis en prison à Copenhague. Prostré dans l'univers inflexiblement limité de sa cellule, il décrit ses difficultés, sa maladie, sa solitude, son isolement. Le tapage des autres prisonniers l'empêche de se reposer et de travailler. On l'accuse de tous les crimes de la Collaboration et on le menace d'extradition. Il se sent le bouc émissaire d'un grand nombre de gens, mais le bouc n'est pas un animal commode. Alors, il regimbe. Ce n'est plus le moment de s'humilier, comme s'humiliait Bardamu. Les circonstances y suffisent bien. Il faut se magnifier, d'abord pour supporter une existence presque intolérable : ensuite, pour se venger et rétablir l'équilibre. Les autres l'ont enfermé? Ils ont détruit ses manuscrits, on lui a retiré sa médaille militaire? Eh bien ! il déborde d'une colère qui l'exalte et qui les noiera tous dans son flot. Ceux auxquels il en veut ne sont évidemment pas les victimes des Allemands, mais tous ceux qui se sont faits justiciers, par besoin de voir couler le sang ou pour assurer le repos de leur conscience. L'espèce n'est pas rare. Il faut avouer qu'on a vu très peu de martyrs parmi les épurateurs.

À nouveau, le récit change d'orientation et Céline expose ses souvenirs d'avant-guerre : ses études de médecine à Rennes, ses séjours à Saint-Malo, Londres, le Cameroun, son expérience de soldat...

Le récit est entrecoupé par des scènes de délire que l'écrivain connaît dans sa cellule, puis revient aux années quarante et à la Butte Montmartre. Là, depuis son appartement de la rue Gaveneau (alias rue Girardon), il présente le personnage de Julot (Gen Paul), peintre et cul-de-jatte dont l'atelier est situé au pied de son immeuble. Julot tente de séduire Lili, la femme de Céline, afin de la faire poser nue dans son atelier, au même titre que l'ensemble de ses modèles.

Le dernier tiers du livre évoque l'ambiance parisienne durant les années quarante, le personnage de Julot étant au centre du tableau. Céline insère le texte de ses chansons, accompagnées de leurs partitions, dans cette chronique montmartroise. Ce récit est aussi l'occasion pour lui de mettre pour la première fois en scène celle qui occupera une large place dans les oeuvres suivantes, à savoir Lili. «*Je suis resté sur les caresses... Voilà... voilà !... sur les caresses !... J'étais excité comme tout !... C'est tout... excité ! client !... la vie passe... le sang passe... il emmène...*»

Commentaire

Ce livre décousu, fiévreux, haletant, a de quoi surprendre car il n'y a pas de trame narrative précise suivant une histoire. C'est plutôt un hallucinant délire, un vrombissement de vocabulaire, un torrent d'idées et d'images où Céline, entamant ce qu'il nomma son travail de «*chroniqueur*», se montra un maître du «*lyrisme de l'ignoble*». Le texte marqua une importante étape de l'expérimentation stylistique de Céline qui y mit au point le rythme qui allait trouver son aboutissement dans ses dernières œuvres. Ce texte est l'un des plus difficiles à lire pour un novice. Mais il présente tout le talent littéraire de Céline. La musique et la prose sont étroitement mêlées, pour former une indiscutable harmonie.

Cependant, la féerie n'est pas certaine à chaque page, car, dans une prison, la monotonie est invincible et elle pèse souvent sur le livre, même s'il ne s'arrête jamais au détail d'une vie quotidienne végétative et routinière. Soumis à l'immobilité du plus lugubre des décors, devant rester collé à sa chaise par des plaies tenaces et purulentes, Ferdinand le vadrouilleur a subi une étonnante métamorphose : il est devenu le cousin des personnages de Beckett. Le voilà qui nous livre, lui aussi, un monologue fermé sur son propre délire où fantômes, rêveries et hantises jaillissent, disparaissent, resurgissent et s'entrecroisent avec une obsédante et musicale insistance. Chaque page témoigne de la souffrance de l'auteur, la montre qui le force à grincer des dents. Plus il se raidit pour la dissimuler, plus il la masque de grimaces, l'étourdit de chimères puérides et radoteuses, la berce en chantant, infatigablement, la même chanson, plus elle est manifeste et poignante. Il n'a pas cherché à tisser une atmosphère oppressante où le lecteur, avec délices, s'engluerait. Il a voulu rendre compte de son expérience, d'une façon plus globale, plus hautaine, plus rigoureusement poétique. Mais il reste que le livre est un terrifiant témoignage sur les sévices qui peuvent être infligés à un ouvrier intellectuel en plein XXe siècle. Cette fois-ci, il considère que c'est l'univers entier qui lui en veut personnellement. Cet orgueil, ce besoin d'absolu, ce dégoût de toute facilité, de toute complaisance classent ce livre un peu à part dans l'œuvre en général si humaine, si simple et même si anecdotique de Céline.

Quand la féerie éclate, elle est très vive, qu'elle soit macabre ou terrible. Ainsi, dans la burlesque évocation de Montmartre à la fin de l'Occupation, on retrouve le Céline familier, haut en couleur et fort en gueule, celui qui allait écrire «*Normance*», «*D'un château l'autre*» et «*Nord*». Il fut obligé de masquer les noms des gens dont il parlait pour leur éviter des ennuis, car à cette époque le simple fait d'être connu comme son ami pouvait être compromettant.

D'ailleurs, la critique observa un silence quasi-général. Les ventes furent très mauvaises, et Céline, qui avait espéré regagner les faveurs de son public, se sentit plus que jamais écarté du monde des lettres.

En 1951, Céline bénéficia d'une mesure d'amnistie en sa qualité d'ancien combattant et rentra en France. Le docteur Destouches vint s'établir à Meudon où il exerça de nouveau, «*médecin sans bonne, sans femme de ménage, sans auto, et qui porte lui-même ses ordures*» sur la route à deux cents mètres de chez lui.

L'écrivain faisait encore figure de paria et était inscrit sur la liste noire du Comité national des écrivains. Mais l'amitié et l'influence de Roger Nimier allaient l'aider à retrouver son rang. L'insuccès de «*Féerie pour une autre fois*» le contraignit à titrer sa suite du nom de l'un des personnages :

“Normance”
(1954)

Autobiographie

En 1944, après un bombardement, Ferdinand fait une chute de six mètres dans une cage d'ascenseur de son immeuble à Montmartre. On l'en tire assez mal en point. Le choc détermine en lui des hallucinations qui, jointes au souvenir des bombardements aériens et aux sentiments qu'ils suscitent, finissent par évoquer dans son esprit l'image d'un univers où tout n'est que mort et massacre dans l'escalier. Les accalmies succèdent aux déchaînements.

De sa fenêtre, il aperçoit Jules, peintre cul-de-jatte, juché au sommet du moulin de la Galette. Il le provoque et lui demande de sauter dans le vide. Une dispute l'oppose à Lili, sa femme, à propos de Jules. Le couple quitte l'appartement. En descendant l'escalier, ils rencontrent André Normance et Delphine, sa femme. Ferdinand chute dans la cage d'ascenseur. Tout le monde se retrouve dans la loge de la concierge, et Ferdinand, conscient du danger des bombardements, met tout le monde en garde. Les visions hallucinatoires succèdent à la réalité. Ferdinand veut aller chercher Jules, toujours au sommet du moulin. On l'en empêche. Lili et Ferdinand ont perdu leur chat, Bébert. L'immeuble est de plus en plus exposé au danger, une porte vitrée s'écroule. Après le retentissement de la sirène d'alerte, Ferdinand veut descendre se réfugier dans les couloirs du métro. Deux femmes s'évanouissent, il tente de les soigner. Un locataire perd la tête, frappe Ferdinand. Ce dernier est soudain projeté hors de la loge, dans le puits de l'ascenseur. De retour dans la loge, Normance étrangle Ferdinand pour que celui-ci sauve sa femme. Lili, qui avait disparu, revient parmi tout ce beau monde. Elle assomme Normance. Les autres locataires prennent le relais et s'acharnent contre lui. Descriptions du quartier, en proie aux bombardements et aux flammes...

Sous le commandement de Ferdinand, tous les locataires partent à la recherche du vulnérable. Normance, endormi, sert de bélier pour enfoncer les portes. Ils entrent “*Chez Armelle*”, trouvent de l'alcool (dont le fameux vulnérable) et s'enivrent. Jules est maintenant nu en haut du moulin. Les femmes se battent. Traverser l'immeuble, plein de crevasses, est devenu un véritable parcours du combattant. Ferdinand parvient quand même dans la loge où se trouve toujours Delphine.

La sirène sonne la fin de l'alerte au petit matin. Certains locataires sortent pendant que d'autres rentrent chez eux. Jules se soûle au vulnérable. Mimi se déshabille pour lui donner ses vêtements. Ferdinand, dans la loge, réausculte Delphine qui paraît morte. Normance se réveille, réclame à boire. D'autres personnages du quartier font leur apparition, parmi lesquels se trouve Ottavio. Ils se disputent, pendant que Ferdinand se cache.

Dans la rue, le délire est à son comble. Mimi pousse Jules qui, dans sa caisse, descend l'avenue. Le corps de Normance est jeté dans le trou de l'ascenseur. Ottavio, venant au secours de Ferdinand, le porte sur ses épaules jusqu'en haut des escaliers. Son appartement est détruit. Il y retrouve Lili et Bébert. Ils pénètrent, avec Ottavio, dans l'immeuble voisin par un trou creusé dans le mur mitoyen. Une femme est noyée dans sa baignoire, et leur ami, Norbert, un comédien, se trouve dans le salon. Récapitulation de toutes les péripéties de la nuit...

Mme Toiselle remet à Ferdinand des manuscrits qui s'étaient envolés de son appartement. Il se brouille avec Norbert qui prétend attendre les «*dirigeants du monde*». Le groupe redescend l'escalier et la sirène d'alerte se fait à nouveau entendre. Ferdinand décide qu'ils doivent s'abriter dans le métro. Du haut de l'appartement, tombent des papiers qui blanchissent le ciel. Norbert est à la fenêtre. Ferdinand l'interpelle. Mme Toiselle ramasse les feuilles, les met dans le peignoir de Ferdinand. Il ne se souvient de rien, mais la police prétend qu'il a fait scandale...

«Je maintiens !... que c'était du danger extrême !... que les sirènes allaient revenir... non ! pas les sirènes, les avions !... et que je devais téléphoner ! que j'ai même essayé, au "Poste"... et que les flics ont pas voulu !... voilà les faits, exactement...»

Commentaire

Tous les locataires de l'immeuble de la rue Girardon participent à cette mini apocalypse, et le bombardement n'épargne rien ni personne, pas même le chat Bébert qui tient dans ce récit un rôle de premier plan. Jules, le peintre cul-de-jatte et alcoolique, est inspiré par Gen Paul. Paris devient une ville à feu et à sang, la butte Montmartre s'effondre par la faute des bombardements. Pourtant, l'écrivain, voyeur et chroniqueur, prend tous les risques et observe depuis sa fenêtre cette inévitable fin du monde. À n'en plus finir, il cherche à sa souvenir, se souvient, oublie, invente, recommence, délire, cauchemarde. Pendant trois cent soixante-quinze, on fait une plongée dans une mémoire folle et une imagination hallucinée.

Par malheur, ce schéma n'est pas traité comme un mouvement qui se déroule, mais comme un effet qui se répète. Ce magma sans nom réserve à ceux qui ont le courage d'y pénétrer et d'y rester une merveilleuse somme d'éblouissements, de vertiges, d'emballements, de grands et petits frissons. À chaque page, les extraordinaires qualités de l'auteur, son pouvoir d'excitation et d'illumination, sa prodigieuse et bouleversante faconde, sa façon de sangloter ses mots, de les saigner, de les vomir comme des viscères ou des entrailles, se manifestent encore : « *Raconter tout ça après... c'est vite dit !... c'est vite dit !... On a tout de même l'écho encore... brroumn !... la tronche vous oscille... même sept ans passés... le trognon !... le temps n'est rien, mais les souvenirs !... et les déflagrations du monde !... les personnes qu'on a perdues... les chagrins... les potes disséminés... gentils... méchants... oublieux... les ailes des moulins... et l'écho encore qui vous secoue... Je serais projeté dans la tombe avec !* »

Cet hallucinant délire marqua plus profondément encore la distance entre l'écrivain et son public. C'est l'oeuvre de Céline la plus difficile à lire. Il parvint à tenir le pari que Flaubert s'était fixé en d'autres temps, consistant à n'écrire un roman sur pratiquement rien, un roman qui ne tiendrait que grâce à son style. L'action y est quasiment nulle, et résumer un tel ouvrage relève de la gageure. Il revendiquait clairement son rôle de chroniqueur et non plus de romancier. Tout est prétexte à exagération, et cela se justifie par la faute de la guerre. Les hallucinations céliniennes sont ici portées à leur comble.

On retrouve « *l'émotion du langage parlé* », le fameux langage de tous les jours, avec sa richesse argotique et sa syntaxe en coups de gueule. Mais, aujourd'hui, on ne peut le déchiffrer qu'avec lexiques et glossaires. « *Normance* », somme toute, laisse l'impression que Céline s'imité lui-même.

Le tirage de l'édition originale ne dépassa pas dix mille exemplaires. Malgré les protestations de Céline auprès de Gallimard (le texte fut d'ailleurs dédié à Pline l'Ancien et à... Gaston Gallimard) qu'il accusa de ne pas faire correctement son travail, il comprit que sa notoriété était plus que jamais entachée par sa conduite.

« *Entretiens avec le professeur Y* » (1955)

Céline y exposa sa conception résolument novatrice du style (ce qu'il appelait sa « *petite musique* ») et de la création littéraire.

« *D'un château l'autre* » (1957)

Autobiographie de 317 pages

Céline, depuis sa maison de Meudon, expose son sentiment sur sa situation entre 1954 et 1957, sur la France et les Français qu'il observe d'un œil critique. Ses éditeurs sont responsables de sa pénible condition d'écrivain. Il revient sur son arrestation à Copenhague et sur le pillage de son appartement de Montmartre. La vue qu'il a depuis son pavillon fait naître des souvenirs datant du début du siècle.

Durant une crise de délire, l'apparition de l'acteur Le Vigan puis d'un vaisseau fantôme l'entraîne dans le récit des souvenirs qu'il a conservé de Sigmaringen, petite ville de Bade-Wurtemberg où s'étaient réfugiés le gouvernement de Vichy, Pétain à sa tête, et le gratin de la collaboration.

Céline décrit le château, la bibliothèque, les recoins et secrets du château et la famille Hohenzollern. La chambre de Céline est évidemment située «*en face des wc qui désemplissaient pas*». Le médecin y tient cabinet, faisant étendre les malades sur son lit, allant acheter à ses frais les médicaments qui manquent, soignant parfois des Allemands, refillant du cyanure à Pierre Laval, apaisant la fin de la vieille mère d'Abel Bonnard, faisant ses promenades avec son chat Bébert.

Un soir, le chef rexiste belge Léon Degrelle donne une conférence pour en appeler au sursaut nazi pour renverser le sort de la guerre. Céline est dans la salle et décide de sortir mais en partant il lance tout haut : «*Quel est ce roi des cons qui ne fera même pas un beau pendu avec sa gueule de Jean-foutre?*».

De plus en plus affolés, les réfugiés ne cessent d'affluer. La nourriture, le charbon, les chambres, les médicaments, les installations sanitaires, tout vient à manquer. Les avions alliés pilonnent le pays. Le parc est bombardé, mais Pétain reste impassible et absent. Des tyranneaux allemands, désarmés mais encore arrogants, maintiennent l'ordre à coups de cravache. Leurs filles traînent à la gare où manœuvrent, interminablement, des trains bondés de soldats désœuvrés. Pendant que les obscurs et les sans-grade piétinent, qu'est rassemblée à l'extérieur la foule des réfugiés affamés qui attendent d'imaginaires distributions de pain, le Maréchal et ses ministres vont se promener à la queue-leu-leu, en respectant l'ordre hiérarchique. Jumelles aux yeux, un amiral frais émoulu surveille le Danube. Quand, et c'est souvent, il croit voir arriver la flotte russe, il donne l'ordre de faire demi-tour. Laval, en échange d'un peu de cyanure, nomme l'auteur gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon. Ajoutez à cela un évêque cathare et un voyage en Prusse, effectué dans le train que le shah d'Iran aurait dû prendre, en août 1914, pendant une visite officielle,

Un peu plus tard, sont évoqués la sortie de Pétain du château,

Le policier allemand Von Raumnitz et sa femme, Aïcha, cravache à la main et accompagnée de dogues dangereux, font l'objet d'un portrait. À la gare de Sigmaringen, l'effervescence est à son comble : femmes enceintes, grands-mères. L'apocalypse n'est pas très loin. Les S.A. font évacuer la buvette de la gare. Un coup de feu est tiré et un soldat est tué. Laval intervient et évite le carnage. Au Löwen, arrive le commissaire Papillon, ligoté, qui a tenté de gagner la Suisse avec sa femme, Clotilde. Ils sont enfermés par Aïcha dans la mystérieuse chambre 36.

Dans une petite digression, Céline revient sur les années passées à Meudon À Bellevue, par contre, l'écrivain vit en sauvage et les rapports qu'il entretient avec Achille et Loukoum (Gaston Gallimard et Jean Paulhan).

Retour à Sigmaringen. Céline évoque Mme Bonnard et les réfugiés organisés en «*Commandos bois à brûler*». Orphize, un metteur en scène, est, lui aussi, conduit dans la chambre 36. Céline rencontre M. et Mme Delaunys. Il emmène celle-ci jusqu'au château et la présente à madame Mitre. Un dîner chez Otto Abetz tourne à la bagarre avec Alphonse de Châteaubriant. Céline rend visite à Laval, dans son bureau. Il lui confie du cyanure, Laval le nomme gouverneur de Saint-Pierre-et-Miquelon.

Paul Marion emmène Céline à la pâtisserie, et lui apprend la mort de Bichelonne. Il lui présente le tueur Restif et ils partent ensemble voir le «*train spécial*» qui doit se rendre à Hohenlychen pour l'enterrement. La cérémonie est lugubre et le voyage du retour mouvementé. Des enfants de la Croix-Rouge, ainsi que des femmes enceintes, montent dans le train que les enfants mettent à sac. Céline assiste une femme qui accouche.

Ultime retour à Meudon, ultimes références à l'actualité de l'écrivain qui contemple, depuis son pavillon, le Mont Valérien...

Commentaire

«*D'un château l'autre*» constitue le premier tome de ce que l'on appelle «*la trilogie allemande*» (les deux autres étant «*Nord*» [1960] et «*Rigodon*» [1969]) qui a pour toile de fond la débâcle du IIIe Reich. Sous la modeste apparence d'une sorte de chronique médiévale, le récit réduit ironiquement la guerre à un banal divertissement de peuples qui s'ennuient. La tragi-comédie de l'inconscience humaine y revêt

une dimension cosmique. Les scènes de bombardements, de naufrages ou d'hécatombes se succèdent et donnent la mesure du cataclysme qui s'était abattu sur l'Europe. L'effet en est rehaussé par une série de vignettes satisfaisantes, chargées d'une ironie dévastatrice, comme le ballet dérisoire des derniers vichystes réfugiés à Sigmaringen.

. L'action se déroule chronologiquement au milieu de celle de "Rigodon", et fait suite à celle de "Nord". Céline commença donc sa chronique de l'après-guerre en racontant ce qui était susceptible de rassembler un lectorat conséquent : son histoire tragi-comique, le spectacle du gouvernement de Vichy en pleine déroute. Il confia à Albert Zbinden, dans un entretien accordé en 1957 à la Radio suisse romande que *«c'est un moment de l'histoire de France, qu'on le veuille ou non»*, et qu'il s'était *«trouvé en des circonstances où par hasard la matière à écrire était intéressante»*. Ce qui est fait est fait, disait-il : l'Histoire ne repasse pas les plats ! Il revendiquait de façon claire son rôle de chroniqueur d'une époque et le sujet central de "D'un château l'autre" suscitait une curiosité légitime de la part des lecteurs, d'autant plus que le narrateur avait vécu cette débâcle de l'intérieur et qu'il s'appelait Céline. Il ajouta qu'il l'avait écrit *«il faut bien le confesser une fois de plus, pour des raisons économiques»*. Et il indiquait bien dans le livre que, sa médecine le nourrissant mal, il avait dû s'y résoudre : *«Mon Dieu, que ce serait agréable de garder tout ceci pour soi !... plus dire un mot, plus rien à écrire, qu'on vous foute extrêmement la paix... on irait finir quelque part au bord de la mer... pas la Côte d'Azur !... la mer la vraie, l'Océan... on parlerait plus à personne, tout à fait tranquille, oublié... mais la croque, Mimile?... trompettes et grosse caisse !... aux agrès, vieux clown ! et que ça saute !»* Comme l'auteur ne cesse de le répéter, il a dépassé la soixantaine, mais il n'a pas perdu une miette de sa véhémence. Il rabâche, il ne s'en prive pas. Il en est même très conscient, si conscient qu'à l'occasion il s'en vante. Quand ça lui passe par la tête, il proclame sans s'émouvoir qu'il est gâteux. Il ne mâche pas ses mots, le bonhomme Céline. Il les mâche même si peu qu'il faut se garder de prendre ce qu'il dit à la lettre : il n'a jamais dû en penser le dixième. Avant tout, c'est un comédien. Sa valeur vient de son tempérament, de sa présence.

la prison et l'hôpital de Copenhague font figure de parents pauvres : il n'a pas trouvé grand-chose à en dire. On a l'impression qu'il a souffert de ne pas pouvoir s'agiter. C'est quand il court à droite et à gauche, quand il est harcelé et surmené, quand il doit se dépatouiller d'une foule d'enquiquineurs que Céline l'écrivain est à son affaire. La réflexion, la contemplation et l'analyse ne sont pas son fort. Il lui faut une riche matière à exploiter, de la vie et du mouvement à brasser. Pour cette raison, les pages les plus réussies et les plus passionnantes du livre sont celles qui dépeignent le petit monde qui, la guerre finissant, s'entassa, à la suite de Pétain et de son gouvernement, dans la bourgade de Sigmaringen.

Céline en profitait aussi pour régler quelques comptes puisque c'est l'écrivain, retiré à Meudon, qu'on retrouve dans les premières pages. Gaston Gallimard et Jean Paulhan (Achille et Loukoum) font les frais de cette mise au point d'un écrivain rancunier et aigri, cultivant son personnage de pestiféré. La narration débute donc, comme dans toutes les fictions céliniennes depuis "Mort à crédit", par l'actualité du narrateur, qui peu à peu se plonge dans ses souvenirs... : *«Pour parler franc, là entre nous, je finis encore plus mal que j'ai commencé... Oh ! j'ai pas très bien commencé... je suis né, je le répète, à Courbevoie, Seine... je le répète pour la millième fois... après bien des aller et retour je termine vraiment au plus mal... y a l'âge vous me direz... y a l'âge !... c'est entendu !... à 63 ans et mèche, il devient extrêmement ardu de se refaire une situation... de se relancer une clientèle... ci ou là !... je vous oubliais !... je suis médecin...»*

Céline s'y montre un caricaturiste plein d'invention.

Le titre même, qui se justifie parce que le livre a pour théâtre trois châteaux où Céline est passé : Sigmaringen, la prison et l'hôpital de Copenhague et la villa de Bellevue, manifestait la violence que, fidèle à ses habitudes, il entendait faire ici au langage. Il continuait à prendre de grandes libertés avec la syntaxe et le vocabulaire, à volontairement et arbitrairement déformer les mots, à déployer une envahissante ponctuation, des successions de points d'exclamation et de suspension. Il va sans dire qu'il ne se borna pas à dévider une chronique. D'un bout à l'autre de son livre, il est présent, totalement présent, avec sa voix rauque mais puissante, ses expressions vulgaires mais sonores, ses beaux cris de colère ou de mépris, ses kyrielles d'insultes, ses pointes au curare, en rage mesquine, en haines ridicules dont l'exagération fait sourire, en volonté abjecte de se faire plaindre. Avec ses

tournures populaires, ses répétitions savamment rythmées, sa gouaille et ses enflures, le style de Céline parodie le ton épique. Cette emphase faussement naïve sert à la fois à faire ressortir et à faire passer ce qu'il voit partout : le navrant, le pitoyable, le grotesque, la mesquinerie et la laideur.

La chronique est riche et souvent très drôle, d'une drôlerie qui exagère mais ne tombe jamais dans l'extravagance. Céline est un caricaturiste-né. Mais à force de récriminations, il finit par nous donner un autoportrait fort savoureux. Le personnage n'était pas de ceux qui restent éternellement jeunes : cela exige une souplesse qu'il était loin de posséder. À soixante-trois ans, acariâtre, avare, grincheux, aigri, misanthrope, ne se laissant plus aller qu'en la compagnie de ses molosses, de ses chats et de son hérisson, il a déjà, irrémédiablement, tourné au vieillard. Criaileries et palinodies ne valent rien en elles-mêmes, mais, plus encore que la truculence du langage, l'authenticité du témoignage saisit. On voit l'homme. En s'étalant, il sait s'imposer, ce qui le justifie. Son art est de livrer bruts des matériaux dont d'autres eussent tiré, en prenant du recul et en composant, œuvre sûrement plus harmonieuse, mais presque aussi sûrement plus froide et plus fade. Son pouvoir créateur est primitif, mais énorme.

Le Céline de 1957, vieillard cacochyme qui remue en maugréant son brouet de haine et d'amertume et dont la verve purulente n'épargne personne, n'est pas aussi fleuri que celui de *"Mort à crédit"*, mais il n'est pas moins hallucinant dans des scènes frénétiques comme celle-ci :

Alphonse de Châteaubriant, ancien prix Goncourt et directeur de *"La gerbe"*, est reçu à Sigmaringen par Abetz, à l'heure où celui-ci était à table. Ils rêvaient aux grandes fêtes publiques que l'on donnerait bientôt en l'honneur de l'Europe nouvelle. M. de Châteaubriant sifflait ou fredonnait des airs de *"La Walkyrie"*. Abetz crut pouvoir lui signaler doucement une fausse note : *«Là je vois un homme qui se déconcerte !... d'un seul coup !... le piolet lui tombe des mains... une seconde, sa figure change tout pour tout... cette remarque !... il est comme hagard !... c'est de trop !... il était en plein enthousiasme... il regarde Abetz... il regarde la table... attrape une soucoupe... et vlang ! y envoie et encore une autre !... et une assiette !... et un plat !... c'est la fête foraine ! plein la tête ! il est remonté ! tout ça va éclater en face contre les étagères de vaisselles ! parpille en miettes et vlaf !... ptaf !... partout ! et encore ! c'est du jeu de massacre !... le coup de sang d'Alphonse ! que ce petit peigne-cul d'Abetz se permet que sa "Walkyrie" est pas juste ! l'arrogance de ce paltoquet ! ah ! célébration de la Victoire ! salut !... ptaf ! vlang ! balistique et têtes de pipes !... Un service complet y passa, en fine porcelaine de Saxe. M. de Châteaubriant repartit, la barbe au vent, pour "se concentrer" et préparer la "terrible bombe morale" grâce à laquelle "l'âme la plus hautement trempée" devait remporter la victoire.»*

«Je dois vous dire qu'en plus de voyeur, je suis fanatique des mouvements des ports, de tous trafics de l'eau... de tout ce qui vient vogue accoste... j'étais aux jetées avec mon père... huit jours de vacances au Tréport... Qu'est-ce qu'on a pu voir !... entrées sorties des petits pêcheurs, le merlan au péril de la vie !...»

Maintenant, des hauteurs de Bellevue, c'est la Seine qui le fascine : *«Y a pas beaucoup de fascinations qui sont pour la vie... la moindre péniche qui s'annonce, j'ai ma longue-vue, je la quitte plus de là-haut, de ma mansarde, je vois son nom, son numéro, son linge à sécher, son homme à la barre... je fonce plus... maintenant, la longue-vue, c'est tout !...»*

C'est avec ce livre, qui était une autre étape du fameux *"Voyage"* où Bardamu courait comme un dératé, l'étape Sigmaringen-Meudon, du château des Hohenzollern à cette maison de Bellevue, que Céline dit *«horrible»* et dont son dénuement l'oblige à se contenter, où, ne pouvant s'agiter, il fut condamné à être trop vague, trop général, qu'il effectua son nouveau départ dans le paysage littéraire français. L'échec des deux volumes de *"Féerie pour une autre fois"* lui avait montré que, pour vendre un livre, il fallait se plier au jeu de la promotion et des interviews. Onze interviews ou interventions publiques eurent lieu entre le début de juin et la fin d'octobre 1957. Le roman fut accueilli par une critique plutôt enthousiaste. Il accorda à Madeleine Chapsal, journaliste de *"L'express"*, son premier long entretien depuis son retour d'exil. Intitulé *"Voyage au bout de la haine"*, cet entretien permit à Céline d'exposer au grand public sa conception de la littérature, de revenir sur son apport aux lettres françaises, comme il l'avait fait deux ans plus tôt dans *"Entretiens avec le professeur Y"*, mais aussi de relancer une polémique sur l'homme qui s'était un peu essoufflé. Ainsi, le chapeau de l'article montrait clairement quelle image on avait de Céline à cette époque : *«Ses réponses, ou plutôt son monologue, éclairent crûment les mécanismes mentaux de ceux qui, à son image, ont choisi de*

mépriser l'homme. L'aveu de son formidable échec, la pitié que peut aujourd'hui inspirer cette face presque impersonnelle à force d'avoir été dénudée par l'existence ne doivent ni ne peuvent faire oublier que d'autres rêvent de cette victoire sur l'esprit que l'on nomme fascisme». Céline donna son premier entretien télévisé à Pierre Dumayet dans l'émission "*Lecture pour tous*".

La querelle des pros et des antis Céline reprit de plus belle, mais il reconnut ensuite avoir volontairement provoqué la polémique. Mais l'évidence était là : l'écrivain n'avait rien perdu de son talent et l'on devait compter sur sa présence et son génie littéraire.

"Nord"
(1960)

Autobiographie

Céline reprenait l'évocation des étapes précédant le séjour en Allemagne (Sigmaringen, Berlin, puis Zornhof, en Brandebourg) puis au Danemark où il connut la prison, avant d'être en résidence surveillée à Korsor.

Commentaire

C'est la deuxième partie de la trilogie allemande, mais c'est le livre qui devrait être lu en premier pour suivre l'ordre chronologique des événements. Korsor, décrit comme «*une lande déserte, une toundra glacée*» est, en fait, un coin coquet. Mais Céline change l'hostilité du monde en plainte contre le foid, contre le nord.

"Le pont de Londres"
(posthume, 1964)

Roman

Ayant échappé au «*casse-pipe*» et étant passé en Angleterre dans des conditions irrégulières, Ferdinand y découvre un monde et un mode de vie qui sont le contraire de ceux qu'il a connus pendant son enfance. Le charme de Londres, de son fleuve et de son port, la fréquentation du «milieu», souteneurs et de femmes peu farouches dont la morale est à l'opposé de celle de ses parents, l'émerveillement enfin ressenti devant la jeune Virginie composent ce qui aurait pu être un paradis. Tout cela, pourtant, se dégrade, et Ferdinand se retrouve cerné par les menaces.

Commentaire

Dans cet hallucinant délire, suite de "*Guignol's band*" achevée dès 1945, un passage célèbre du roman évoque un bombardement pendant l'exode de juin 1940.

"Rigodon"
(posthume, 1969)

Autobiographie

Dans la période qui va de juillet 1944 à mars 1945, le narrateur et Lili, obstinés à survivre, traversent dans tous les sens l'Allemagne bombardée, en décomposition, mais aboutissent à un désir d'immobilité, d'anéantissement.

Commentaire

C'est la troisième partie de la trilogie allemande, mais, à la fin, le lecteur demeure dans le même état d'attente avide qu'à la fin d'un épisode de roman-feuilleton interrompu au moment critique. On s'amuse de l'épisode où une troupe des petits mongoliens permet au narrateur de s'échapper de la nasse allemande.

Louis-Ferdinand Céline est mort en 1961 à Meudon.

Cas unique dans la littérature française du XXe siècle, il dérange et divise encore l'opinion quarante-huit ans après sa mort. Si on parle de lui, si on dit son admiration pour l'écrivain, il y a toujours quelqu'un pour dire : «Céline? Je ne touche pas à ça». Chez ceux qui le lisent, un déchirement demeure entre l'admiration de l'œuvre romanesque et la réprobation pour l'antisémitisme des pamphlets. Mais les défenseurs de son oeuvre sont infatigables.

Sa mort a permis de rétablir la distance indispensable à la considération de l'homme et de son œuvre dont l'influence est partout présente.

L'homme fut un formidable amant qui eut peur d'aimer les nombreuses femmes de sa vie avant la dernière, Lucette Destouches, née Almonzor en 1912, qui a partagé son intimité de 1936 jusqu'à sa mort et qui a connu un être tendre auquel elle voue un grand amour (bien qu'il partageait son affection avec le chat Bébert), qui s'est appliquée à rendre moins malheureux celui qui n'était pas fondamentalement amer.

Il fut un médecin préoccupé d'hygiène et d'eugénisme, dévoué aux pauvres, qui s'est mis à écrire pour dire à ses compatriotes leurs vérités sur la société qu'ils avaient faite, sur leur condition métaphysique d'êtres pour qui la vie n'est jamais sans son envers de mort. Ce parti pris ne supposait pas par lui-même la haine de l'humanité ou le nihilisme. Il fut en fait un humaniste excessif.

Pour dresser son réquisitoire contre la modernité ; pour dénoncer la quête de l'argent qui rend la vie infernale, la quête de l'amour qui cause autant de ravages que les guerres ; pour exploiter les ténébreux sous-sols de l'âme humaine, le romancier a créé un anti-héros exemplaire, Ferdinand Bardamu, dont les aventures étaient inspirées par sa propre expérience mais dont le quotidien, quelle que soit la noirceur des histoires racontées, des décors évoqués, se révélait être aussi le nôtre, tandis que les nombreuses silhouettes burlesques ou tragiques qui témoignaient d'une aptitude à «concurrer l'état civil » servaient à conjurer le désespoir par l'humour. Surtout, à la fin de "*Voyage au bout de la nuit*", il y a des pages d'un profond humanisme : Robinson meurt et Bardamu l'aide à mourir, et aider à mourir était pour Céline la tâche humaine par excellence.

Les romans apparaissent comme l'un des tableaux les plus significatifs d'un demi-siècle d'histoire, de l'affaire Dreyfuss à la bombe atomique. S'il dénia la présence d'un quelconque message dans son œuvre, il n'en est pas moins un authentique héritier du pessimisme philosophique radical exprimé au XIXe siècle par Schopenhauer puis Nietzsche. Les grands moralistes français comptent également parmi ses prédécesseurs et l'aidèrent sans doute à donner un tour aphoristique à ses convictions négatives, sur l'être humain et sur son devenir, sur le sens de l'Histoire, sur le progrès ou le bonheur collectif. On chercherait vainement chez lui les schémas simplifiés du freudisme, mais nul sans doute n'a mieux montré que lui la présence de l'inconscient et la force des pulsions individuelles ou collectives. On peut voir en lui un des grands romanciers de l'absurde au XXe siècle, avec Malraux, Sartre, Camus, qui, comme eux, dépassa l'absurde par l'humanisme.

Si cet humanisme passe inaperçu aux yeux des détracteurs, c'est qu'ils sont, et à bon droit, révoltés par les pamphlets qui révélèrent en lui un racisme absent de "*Voyage au bout de la nuit*" et de "*Mort à crédit*", qu'il porta au bout de lui-même, qu'il montra à visage nu, auquel il retira tout habillage de rationalité et toute chance de s'intégrer à un discours politique acceptable.

Il reste que ce qui fait la force de l'œuvre, romans ou pamphlets, œuvre qui n'aurait pas resurgi après la guerre si elle n'avait été qu'un réquisitoire, c'est que s'y effectuait une révolution sur le plan

littéraire, qu'elle créait un univers artistique dont la nouveauté n'est pas encore effacée. S'il prit toujours parti à la suite d'une émotion, il s'efforça de la faire passer par un style d'une grande virtuosité. *"Voyage au bout de la nuit"* d'abord imposa l'originalité de sa vision par le sortilège d'une langue admirable d'audace et d'harmonie, mêlant savamment au style périodique les ruptures de rythme de la langue parlée argotique (à condition de préciser que l'argot de Céline est une création savante plus qu'un emprunt). *"Mort à crédit"* poussa plus loin encore la recherche de l'expressivité stylistique en élaguant certaines liaisons grammaticales et en introduisant l'usage des points de suspension qui allaient devenir sa « marque de fabrique ». Dans ses dernières manifestations, l'écriture célinienne donne un choc : ces pauses, ces bouts de phrases suspendues, font que l'émotion est palpable à chaque mot, donnent le sentiment que tout roman que nous lirons par la suite nous paraîtra fade et vieillot. Professant un culte exclusif pour le style, il s'est longuement expliqué sur son dessein, sur son invention : dans la préface de *"Guignol's band"*, dans les *"Entretiens avec le professeur Y"* (1955), dans les *"Entretiens familiaux"* publiés en 1958 par Robert Poulet, dans sa correspondance, dans des disques, et même dans ses livres, il a souvent défini un art poétique tout entier consacré à rendre l'émotion. *«D'instinct, je cherchais un autre langage qui aurait été chargé d'émotion immédiate, transmissible mot par mot, comme dans le langage parlé.»*

S'attaquant, plus radicalement qu'on ne l'avait jamais fait, à toutes les bases de la tradition littéraire et jusqu'aux racines mêmes de la langue écrite, se débarrassant de toute une conception de la littérature, il a inventé une façon nouvelle de parler de l'être contemporain, de nouvelles formes littéraires. Il fut, à la même époque, et pas seulement pour la France, un écrivain aussi important que Joyce en Angleterre ou Faulkner aux États-Unis.

Maître de l'invective (son injure : *«Mille cinq cents putains de wagons de foutre !»* n'est pas à la portée du premier charretier venu – il a dit de Sartre : *«Satanée petite saloperie gavée de merde, tu me sors de l'entre-fesses pour me salir au-dehors !»*), il eut l'éloquence torrentielle d'un poète épique. C'est l'un des plus grands écrivains français du siècle dernier, assurément la voix la plus forte.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)